



*Texte Antoine Albertini  
Photos Erika P. Rodríguez*

# À PORTO RICO, L'AVENTURE AMÉRICAINE DES EXILÉS DU CAP CORSE

EN CORSE, DE SOMPTUEUSES VILLAS SYMBOLISENT LA RÉUSSITE DES "AMERICANI", CES INSULAIRES PARTIS CHERCHER UN AVENIR MEILLEUR DE L'AUTRE CÔTÉ DE L'ATLANTIQUE, AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE, À PORTO RICO. DANS L'ÎLE CARAÏBE, QUI DÉPEND DES ÉTATS-UNIS, ILS ONT FORMÉ L'UN DES PLUS IMPORTANTS CONTINGENTS D'IMMIGRANTS, ACTEURS DE PREMIER PLAN DE SON DÉVELOPPEMENT POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE. AUJOURD'HUI, LEURS DESCENDANTS CULTIVENT PRÉCIEUSEMENT LEUR MÉMOIRE.

Joseph Giuliani (page de gauche) cultive des plantations de café à Guayanilla, dans le sud-ouest de Porto Rico. Son aïeul corse s'y est installé en 1887.



SA VOITURETTE tout-terrain s'approche dangereusement du précipice, mais le señor Joseph Giuliani, 73 ans, continue de parler avec les mains sans s'intéresser au volant de son engin. « *Jusqu'en 1951, hurle-t-il pour couvrir le rugissement du moteur, il n'y avait aucune route ici, on lâchait les mules et on suivait le chemin qu'elles prenaient.* » Tout autour, la brume couvrant des vallées tropicales encasées, piquées de dizaines de milliers de points écarlates, les grains de café prêts pour la récolte, en cette fin septembre. En quittant son petit village côtier de Pietracorbara, dans le cap Corse, en 1887, son aïeul Francisco se doutait-il seulement que les terres familiales s'étendraient un jour sur 680 hectares aux confins des municipalités de Yauco, de Guayanilla et d'Adjuntas, dans le sud-ouest montagneux de Porto Rico ? Ancien

comptable, le septuagénaire pourrait se contenter de sa retraite. Mais, « *pour faire vivre le souvenir* », raconte-t-il en reprenant enfin le contrôle de son véhicule à quelques centimètres du bord de la falaise, il s'acharne à perpétuer la tradition, investit dans la modernisation de son exploitation et rêve d'exporter un jour vers la terre de ses ancêtres ses paquets de café frappés de la Testa mora, la tête de Maure du drapeau corse.

L'île des Caraïbes au statut hybride d'État libre associé aux États-Unis, considérée comme « la plus vieille colonie du monde », berceau de Bad Bunny, star planétaire choisie pour chanter à la mi-temps de la finale du Super Bowl le 8 février prochain, est aussi la seconde patrie des Corses depuis... 1815. À l'époque, la Real Cédula de Gracias, une ordonnance du roi d'Espagne Ferdinand VII,

promet des terres aux Européens de foi catholique prêtant allégeance à la couronne d'Espagne. Depuis, les Corses ont formé l'un des principaux contingents d'émigrants, si bien que leurs descendants représenteraient aujourd'hui entre 10 % et 15 % d'une population de 3,2 millions d'habitants, profondément marquée par le métissage et les migrations.

Còrcega, « la Corse » en espagnol. Combien de rues, de places, de plages, portent ce nom, de la capitale, San Juan, au nord-est, jusqu'à la ville de Rincón, sur la côte occidentale de l'île ? À Guayanilla, les « Corsos » achètent leur aspirine de préférence à la farmacia Santoni ; à Mayagüez, l'une des six adresses de la boulangerie Ricomini propose des flans rappelant étrangement les *fiadone*, ces gâteaux traditionnels corses au fromage et au citron ; au restaurant La Guardaraya, prisé par les *cafetaleros*, les producteurs de café de Yauco, un grand gaillard de serveur se redresse lorsqu'on lui demande ses origines. « *Moi ? Je suis un Pietrantonio, de l'île de Corse.* »

A leur arrivée à Porto Rico tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, quelques-uns se font fabricants de meubles ou de cigares, comme les frères Biaggi, mais la plupart s'installent dans la *tierra alta*, la montagne, et vont jouer un rôle de premier plan dans le développement économique de Porto Rico. Eux qui ne connaissent que la vigne et l'olivier doivent se familiariser avec la culture du café et de la canne à sucre, plantent, défrichent, perdent tout à la suite d'un ouragan, recommencent. Comme souvent en terre d'immigration, les nouveaux arrivants sont aidés par les plus anciens, les familles s'allient, des dynasties voient le jour comme celles des Bettini ou des Mariani, modernisateurs de la culture du café et véritables promoteurs de cette industrie locale en Europe.

À Yauco, ville de 45 000 habitants à l'épicentre de l'industrie du café, une grande fresque murale, dans l'avenue Santiago-Vivaldi, illustre les origines d'une bonne partie de la population. Une jeune artiste, sous le pseudonyme Essino12, y a représenté une vue du vieux port de Bastia, une partie de belote sous un parasol, un village typique. Plus loin, voici les façades colorées de belles demeures, bleu tendre pour la Casa Pieraldi, jaune, vert et bleu pour le Manoir Cesari « aux douze portes », les colonnades de la très chic Casa Franceschi

Antongiorgi, aujourd'hui fermée, qui accueillait jadis concertistes et poètes, et que les propriétaires transformaient parfois en casino clandestin. Et l'école Santiago-Negróni de l'avenida Barbosa ; et le petit théâtre Giovanetti...

« *Ici, les traces de nos origines sont partout* », raconte Edwin Mattei, assis à une table du café Don Luis, propriété de la famille Roig-Franceschini. Professeur d'histoire de Porto Rico et des Caraïbes à l'université de Ponce, ce descendant de « Corsos » a conservé de ses aïeux le goût prononcé pour la généalogie et les réflexes de paysans : « *Si on possède un peu de terre, c'est une garantie.* » La sienne s'étend autour de l'hacienda familiale, La Fortuna, veillée par un drapeau corse, à trente minutes en voiture du centre-ville via une route en lacets qu'il connaît par cœur. Aidé d'un couple d'ouvriers, il y récolte son café, un peu de cacao, des bananes plantains. A l'étage de la ferme, autrefois lieu d'habitation de la famille, les photographies de son père au volant du vieux camion DeSoto, dont l'épave rouillée est conservée comme une relique sur la propriété, voisinent avec des livres de comptes aux feuilles parcheminées, couvertes des commandes d'un aïeul en cursives soignées – farine, rhum, cigarillos n°8. Posé sur un bureau, le bandonéon lui rappelle son arrière-grand-père, qui aimait y jouer les notes de *La Marseillaise*. « *Un paradis* » qu'il aimeraient transformer en lieu de mémoire à portée éducative, pour les jeunes surtout, « *parce qu'ici* », dit-il avec une pointe de mélancolie, *les gens commencent à perdre cette histoire* ».

À Yauco, il suffit pourtant de gagner le vieux cimetière ceint de murs bleu pastel pour comprendre l'importance de la communauté. Les stèles envahies par une végétation luxuriante, entre lesquelles folâtent de petits papillons jaunes dans une étrange ambiance tropico-gothique, portent les noms de Jacinto Franceschi, vétéran de la guerre de Corée (1950-1953), ou de Tomás Pietri, né en 1836 à Rogliano (Corse) et mort à Adjuntas (Porto Rico) en août 1918. Et ce mausolée coiffé d'un dôme ? Sans le palmier qui lui donne de l'ombre, on croirait voir l'un de ces monuments funéraires semés à travers le cap Corse. Plus des deux tiers des émigrants sont partis de cette région du nord de l'île, pointée comme un index vers le continent européen. Les autres



Le professeur d'histoire Edwin Mattei, parmi ses cafiers à Guayanilla. Page de gauche : dans son hacienda, sont exposés des souvenirs de ses ancêtres, comme le bandonéon de son arrière-grand-père.

embarquèrent vers l'océan Atlantique depuis la Balagne, la région de Calvi, ou celle de Bastia, quelques-uns descendirent des montagnes de l'intérieur, une poignée venait du sud de l'île. Combien furent-ils, au juste, au long du XIX<sup>e</sup> siècle et au tout début du XX<sup>e</sup>? « *Au moins 2000* », avance le professeur d'architecture Enrique Vivoni Farage, mémoire vivante des Corses de Porto Rico. « *Et 256 femmes répertoriées* », ajoute son épouse, Mary Frances, professeure d'histoire. Avec son compatriote Lorenzo Dragoni Rodriguez, Enrique Vivoni Farage a accompli un travail de bénédictin en dirigeant l'écriture d'un volumineux *Dictionnaire biographique des Corses de Porto Rico* (éditions Alain Piazzola, 2018), contenant des centaines de courtes notices biographiques qui racontent l'exil pour rejoindre un frère, échapper au service militaire ou simplement tenter

l'aventure. Mais combien de questions sans réponses, dans ces existences résumées en quatre lignes... Pourquoi Maria Lucia Agostini a-t-elle subitement décidé d'émigrer à l'âge de 47 ans, en 1874? Et Luis Natali, du petit village d'Olmeta-di-Capocorso, qui « *arriva à Porto Rico en provenance du Pérou, après avoir été débarqué d'un navire de guerre français* » en 1872 : déserteur ou passager clandestin?

Les raisons d'un départ n'ont parfois rien d'exotique. Jean-Michel Sorba, sociologue et spécialiste de l'ingénierie écologique, qui vit près de Sartène, sait que son grand-père a quitté la Corse non dans l'espoir de faire fortune mais pour sauver sa peau, menacée par la vendetta. En 1896, Antoine Peretti fuit son village d'Arbellara, près de Sartène, et gagne Porto Rico sous le faux nom de Benetti, devient gérant d'exploitation agricole et —→

**Edwin Mattei aimeraient transformer son “paradis” en lieu de mémoire à portée éducative, “parce qu'ici, les gens commencent à perdre cette histoire”.**





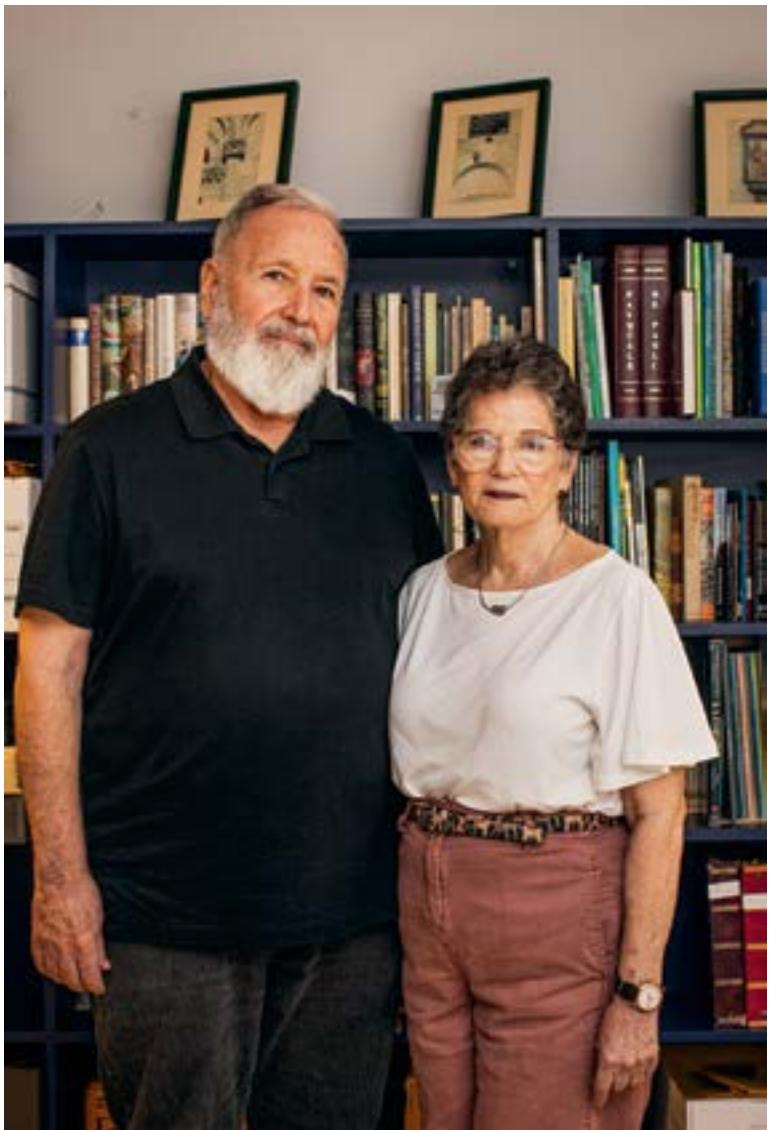
Joseph Giuliani,  
sa fille et son  
petit-fils, dans  
son exploitation  
familiale.

— ne rentre au pays que trente-cinq ans plus tard pour confier son fils François, alors âgé de 13 ans, aux bons soins d'un frère... « Pour mon père, se souvient Jean-Michel Sorba, ça a été un sacré choc des cultures : il parlait espagnol, français et anglais, mais pour les villageois corses, il était l'Indianu, l'Indien. » Après quoi, le grand-père retourne à Porto Rico, où il décédera en 1947. Sa tombe est toujours entretenue par des petites-nièces au cimetière historique de la ville de Caguas, presque introuvable entre une maison décatie et une station-service Mobil.

En Corse, l'épopée des *Americanis* fait figure de curiosité mémorielle circonscrite à quelques villages du nord de l'île. L'été venu, il suffit de tendre l'oreille aux terrasses des cafés capcorsins de Nonza ou d'Ersa pour attraper le fil de lignées tendues entre la Méditerranée et les Caraïbes, par-delà le temps et l'espace : « Le cousin Domingo arrive dimanche », ou « La fille de Mercedes vient d'avoir un petit garçon, ils l'ont appelé Angel Maria en souvenir de l'oncle Ange-Marie. » Le paysage lui-même porte les traces de cette histoire. Plus d'une centaine de *palazzi*, fastueuses demeures érigées par des insulaires enrichis aux Caraïbes, s'élèvent les alentours des 18 communes du cap Corse. Si deux de ces palais reprennent les motifs architecturaux des haciendas espagnoles, le néoclassicisme en vogue au XIX<sup>e</sup> siècle en Italie a, partout ailleurs, imposé ses corniches et ses pilastres, ses encadrements de fenêtre, ses fronteaux. Parmi les joyaux de cette collection, le Château Stoppielli, à Centuri, offre de somptueux décors peints figurant la représentation d'une Indienne taïno, la population native de Porto Rico, réduite en esclavage puis décimée par les épidémies provoquées par les colons au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Entre 2007 et 2012, le professeur Enrique Vivoni Farage a obtenu un

financement de l'université de Porto Rico pour dresser l'inventaire de ce riche patrimoine architectural et guidé 80 étudiants sur les routes corses. Sur place, ils ont relevé les plans d'une centaine de « maisons des Américains », pour en tirer un ouvrage (*La casa de los Americanos, Archivo de Arquitectura y Construcción de la Universidad de Puerto Rico*, 2017, non traduit) et réaliser des maquettes exécutées au détail près, offertes au Musée de la Corse, à Corte.

Ces bâtiments majestueux constituent l'héritage le plus visible légué par les « Corsos ». Mais elles ne disent qu'une partie de leur émigration à Porto Rico. « On a moins conscience que beaucoup de gens humbles sont partis aussi, parfois en empruntant le prix du billet de bateau, et qu'ils ne sont jamais revenus faute d'argent », rappelle Marie-Jeanne Paoletti, autrice avec Laetizia Castellani de *Migrants balanins et capcorskis à Porto Rico. Réseaux et identités* (Piazzola, 2024). Majordomes, charpentiers, employés de commerce, ces Corses ont quitté leur île à l'occasion d'une seconde vague d'émigration à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque la situation économique d'une région encore très rurale s'est dégradée sous les effets conjugués de la concurrence de produits importés du Continent et du phylloxéra, la maladie de la vigne. « Ces émigrants plus modestes n'ont pas construit de maisons ou de tombeaux d'Américains, ils se sont intégrés par leur travail et le mariage dans la société portoricaine et ont largement contribué à sa diversité », explique, à Porto Rico, Marie-Jeanne Paoletti. Enfant, dans son village de Cateri, en Balagne, la future universitaire entendait sa grand-mère s'exclamer « È un' America ! », « C'est une Amérique ! », en évoquant quelque chose de merveilleux. « L'idée de l'Amérique, se souvient-elle, était bien présente dans les rêves des gens modestes de sa génération. » —



→ Comment pouvait-elle imaginer que, des années plus tard, elle rencontrerait sur les bancs de la Sorbonne son futur mari... portoricain ? Définitivement installée en 1978 dans la troisième ville de Porto Rico, devenue professeure d'université en histoire, elle a soutenu sa thèse de doctorat consacrée à « *L'émigration corse à Porto Rico* », en 1992, à Aix-en-Provence. Désormais retraitée, elle partage sa vie entre Porto Rico, la Corse et les États-Unis, où résident ses enfants. Le regain d'intérêt pour les recherches historiques sur l'émigration corse, longtemps présentée – non sans arrière-pensées idéologiques – comme la preuve d'une île abandonnée à la misère par la France, remet au goût du jour les rapports très anciens et méconnus des Corses avec les « *Indes occidentales* ». Dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle,

des Corses sont présents en Bolivie, au Panama, au Pérou. « *La plupart étaient originaires de Calvi, en Balagne, en raison des liens étroits de cette ville avec Gênes, à la fois puissance souveraine en Corse et berceau de Christophe Colomb* », explique Jean-Christophe Liccia, un contrôleur aérien fou d'histoire et animateur de l'association Petre scritte (« les pierres écrites »), qui défend le patrimoine du cap Corse. À cette époque, le plus riche marchand de Lima a pour nom Giovan'Antonio Vincentello, né à Calvi, négociant en vin, bétail et... esclaves. À Porto Rico comme dans toutes les sociétés coloniales, l'esclavage fournit le point aveugle de la mémoire collective. « *Certaines maisons d'Américains que l'on admire aujourd'hui dans le cap Corse ont été édifiées avec un capital acquis en bonne partie grâce au travail des*

*esclaves*, rappelle Marie-Jeanne Paoletti. Je ne suis pas sûre que beaucoup de descendants de Corses s'en souviennent aujourd'hui. » « *Bien sûr qu'il y en a eu* », affirme le cultivateur de café Joseph Giuliani en écartant les bras d'un air navré, comme pour s'excuser au nom de ses ancêtres. En réalité, il y a peu de chance que sa famille ait eu recours à l'esclavage, aboli quatorze ans avant l'arrivée de son aïeul Francisco, en 1887. Le café, dont l'essor date de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, était surtout cultivé dans de petites propriétés employant presque exclusivement les membres d'une même famille. Les Corses, qui se trouvaient à la tête de grandes exploitations de canne à sucre, en revanche, posséderent jusqu'à 200 esclaves, les actes notariés de l'époque en font foi.

« *U sangue un hè acqua* » (« le sang n'est pas de l'eau »), dit un proverbe corse. Les émigrants ont-ils exporté dans les Caraïbes ce virus de la politique qui enflamme leurs villages à chaque élection ? À Porto Rico, beaucoup d'entre eux et leurs descendants se sont illustrés dans le domaine de la vie publique. Maires, élus à la Chambre des représentants ou militants indépendantistes comme Jorge Farinacci, l'un des fondateurs du Front socialiste, en 1990. Un tropisme révolutionnaire qui remonte fort loin : en 1897, le Corse Antonio Mattei Lluberas avait fomenté, à Yauco, un complot finalement avorté contre la couronne espagnole, ce qui ne l'empêcha pas de se faire élire maire de la ville sept ans plus tard. D'autres compatriotes feront carrière dans le métier des armes – à l'image d'Héctor Andrés Negroni, premier Portoricain diplômé de la prestigieuse Air Force Academy en 1961 et vétéran de la guerre du Vietnam – ou, plus fréquemment, dans les lettres ou les arts. Aujourd'hui oublié, Antonio Paoli Marcano, au début du XX<sup>e</sup> siècle, grand rival du ténor italien Enrico Caruso dont, écrivaient les critiques, il surpassait les performances vocales. Même la fiction a fini par s'emparer des « *Corsos* ». D'origine portoricaine, le juge new-yorkais Edwin Torres a fait de Carlito Brigante, le personnage principal de son polar *Carlito's Way* (1975), un gangster descendant d'immigrants corses, incarné à l'écran par Al Pacino aux côtés de Sean Penn dans *L'Impasse* (1993), de Brian De Palma. Un lointain descendant,

peut-être, des frères ajacciens Nicolas et Cruciano Briganti, installés dans le sud de Porto Rico dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Aujourd'hui, davantage que dans des films noirs et des putschs ratés, cette mémoire s'accroche aux chromos d'aïeux à barbe blanche, aux posters de Bastia ramenés d'un retour aux sources, le temps de coûteuses vacances aux allures d'expédition : décoller de San Juan, faire escale à New York ou Miami puis Paris, avant d'atterrir à Bastia. « *C'est toujours mieux que du temps des trois-mâts : il fallait un mois de navigation pour accoster en Corse et un autre pour en revenir !* », plaisante le professeur d'architecture Enrique Vivoni Farage, qui a perdu le compte de ses voyages, « *au moins deux fois par an pendant des décennies* ». Attablé au restaurant la Casita Miramar, à San Juan, il s'inquiète aujourd'hui d'une mémoire affaiblie au sein de la jeune génération de *Boricorsos* – contraction de *Borinquenos*, le surnom des Portoricains hérité de la langue autochtone taïno, et de *Corsos*.

L'universitaire Marie-Jeanne Casablanca-Paoletti veut croire que « *les réseaux sociaux, l'essor de l'intérêt pour la généalogie, ainsi que les initiatives de l'Association des Corses de Porto Rico ont contribué au renouveau de l'intérêt des "Boricorsos" pour leurs racines* ». Un optimisme partagé par Nancy Toro Luccioni, présidente de l'association et propriétaire de l'élégant Hotel Colonial, à Mayagüez : « *Si nous parlons de notre histoire à nos enfants, ils s'y intéresseront.* »

Aujourd'hui, elle essaie de redonner un élan à une amicale qui comptait autrefois plusieurs centaines de membres mais dont les adhérents vieillissent. La dernière initiative en date remonte au début du mois d'octobre : 28 Portoricains d'origine corse ont bouclé un tour de l'île, de Bastia à Bonifacio en passant par Ajaccio, où ils ont été reçus au siège de la collectivité territoriale par le président du conseil exécutif de Corse, l'autonomiste Gilles Simeoni. Longtemps, les plus fortunés de leurs aïeux effectuaient ce voyage à raison d'une à deux fois par an, embarquaient à bord des transatlantiques *Manuel-Calvo* ou de l'*Abd-el-Kader*, pour présenter leurs enfants à la famille restée sur place, inscrire les aînés en pension au lycée de Bastia ou inaugurer les chapelles et les fontaines

À Yauco, la casa Franceschi Antongiorgi a été construite en 1907-1910 pour un riche propriétaire d'origine corse.

Page de gauche,  
les professeurs  
retraités, Mary  
Frances et Enrique  
Vivoni Farage,  
coauteur d'un  
«Dictionnaire  
biographique  
des Corses de  
Porto Rico».



financées sur leurs propres deniers. Les ruelles des villages résonnaient alors de « ce fort accent hispanique dont la plupart des Americani n'arriveront jamais à se défaire », écrit l'historien de l'art Michel-Édouard Nigaglioni dans *Palazzi di l'Americani, les palais des Corses américains* (Albiana, 2017), des mots « empruntés au créole, à l'espagnol ou à l'anglais, qui remontent spontanément dans la conversation au détour d'une phrase, quand le mot juste manque ». Souvent accompagnés d'épouses aux prénoms étrangers, Eufemia, Ildefonsa ou Panchita, certains y retournaient aussi pour mourir. « Leur jeunesse derrière eux, leurs parents morts, ils ne reconnaissent pas toujours une île fantasmée au long de leur vie d'exil », raconte Jean-Christophe Liccia.

Au fond des villages du cap Corse, de rares personnes âgées se souviennent

encore des vieux messieurs en costume immaculé et chapeau de paille, se balançant doucement dans leurs chaises à bascule en fredonnant un air de *jíbaro*, la musique populaire à la fois entraînante et nostalgique des montagnes portoricaines. D'une île à l'autre, à quoi pouvaient bien rêver les *Americani* ? Au chant de la coquì, cette minuscule grenouille dont le coassement, semblable à un pépiement d'oiseau, remplissait les nuits de leur jeunesse ? Aux pétales pourpres de la Flor de Maga, la thespésie à grandes fleurs devenue le symbole de leur patrie d'adoption ? Peut-être méditaient-ils simplement la formule mille fois entendue à la veillée après la récolte du café : « *Le temps passe et la mort vient, heureux qui fit le bien.* » Les mêmes mots qui ornent aujourd'hui la fresque murale de Yauco, la « capitale » des Corses de Porto Rico. (M)

**“Les réseaux sociaux, l'essor de l'intérêt pour la généalogie, ainsi que les initiatives de l'Association des Corses de Porto Rico ont contribué au renouveau de l'intérêt des ‘Boricorsos’ pour leurs racines.”**

Marie-Jeanne Casablanca-Paoletti, historienne